

CHRONIQUE D'OTTAWA.

Certes, nous sommes un peuple de progrès et d'avenir. Sous bien des rapports, nous faisons merveille. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur la troisième et quatrième page de nos journaux.

Vous trouverez d'abord :

"MALADE, LISEZ CECL."

"Le pouvoir de soulager l'humanité est le plus grand bienfait qu'elle ait reçu."

La phrase est superbe, mais elle n'a aucun sens. Du reste, avec des malades, il n'y a pas besoin de tant de précautions grammaticales. On leur parle de soulagement, et cela suffit.

Il s'agit dans les lignes citées plus haut d'une introduction, ou si vous l'aimez mieux, d'une présentation magnifique aux pilules du Dr. Herrick, couvertes en sucre.

Ces pilules, absolument merveilleuses, guérissent tout ce que l'on veut, entre autres, la goutte et l'érésipèle, et ont une autre propriété non moins avantageuse, celle de chasser la mélancolie.

La mélancolie, cet état de rêverie douce et triste à la fois, dans lequel on retrouve si souvent les poètes, les amoureux et les héroïnes de romans, n'aura plus guère désormais sa raison d'être. Ayez donc l'air de rêver aux étoiles, et de poursuivre dans un songe idéal un amour de l'autre monde; votre mère arrivera avec deux ou trois pilules du Dr. Herrick qu'elle vous insérera de gré ou de force dans le gosier.

Vous êtes atteint de la maladie lamentable qui consiste à faire rimer cœur avec bonheur, et Hyménée avec Solomé, et vous publiez dans les journaux de bonnes petites pièces de poésie, où se trouvent narrées toutes les douleurs d'un amour malheureux, toutes les souffrances d'un cœur trop riche de tendresse poétique, pour être compris des coquettes de notre temps; de suite, un critique trop charitable s'inquiète de votre situation, et vous fait cadeau d'une boîte de pilules du Dr. Herrick, en vous prescrivant toujours dans les journaux, la manière de s'en servir.

L'héroïne du feuilleton, en cours de publication dans votre journal, est aujourd'hui d'une gaieté folle. Elle valse, elle polke, elle saute, elle gambade, elle fait des calembourgs, elle improvise des ponts neufs. Vous vous dites :

Diable, la voilà bien gaillarde; hier, elle avait le regard perdu dans les nuages, ne disait mot à qui que ce soit, et faisait le désespoir de tous les beaux d'alentour.

Vous continuez votre lecture, et vous découvrez à la fin de la première colonne que la demoiselle de céans a avalé la veille en se couchant deux pilules du Dr. Herrick. Et, de suite, vous comprenez pourquoi cette gentille personne est aujourd'hui la joie et le rire du château, après en avoir été la tristesse et le deuil. Et vous vous écriez en chœur : Hip! Hip! hurrah! pour le Dr. Herrick.

Après les pilules qui guérissent la mélancolie, à part les hémorroïdes, la constipation, les maladies de la peau, et les maladies des femmes, je vous recommande les *emplâtres fortifiants*, dues au génie inventeur du même Dr. Herrick.

Ces *emplâtres* sont souveraines contre le rhume, et elles sont surtout chaudement recommandées aux personnes "que leurs affaires ou leur vocation obligent de rester longtemps *assis* ou *debout*."

Je crois qu'après cette révélation, que tout honnête homme qui tient une plume doit s'efforcer de répandre dans le public, il sera difficile de se passer d'*emplâtres fortifiants* pendant le carnaval.

En effet que faites-vous dans un bal, je ne dis pas le plus généralement, mais toujours? Vous dansez, ou vous ne dansez pas. Vous faites fureur, ou vous faites tapisserie. Si vous faites fureur, vous êtes toujours debout, toujours en place, et alors il est clair comme deux et deux font quatre qu'il vous faut une *emplâtre fortifiante*. Si vous faites tapisserie, vous êtes toujours assises, toujours tranquilles, toujours dans votre coin, mélancoliques et rêveuses. Alors, que vous faut-il? Une *emplâtre fortifiante*. Voyons, c'est logique cela. Je vous promets une grande vogue, l'hiver prochain, célèbre Dr. Herrick. Car, vous l'avez dit, grand homme: "une de ces *emplâtres* appliquée sur la poitrine (l'endroit inestimable, n'est-ce pas?) guérira en 24 heures la toux la plus violente, et peu de ceux qui les portent constamment prendront le rhume."

Ici, cher Dr. de mes pensées, je vous arrête. Ce n'est pas : *peu de ceux* etc. etc. qu'il fallait écrire; c'est personne de ceux etc. etc. Il faudra à l'avenir corriger ces petites faiblesses. Un homme comme vous doit être au-dessus de toute défaillance.

Les *emplâtres fortifiants* ne guérissent pas la mélancolie; les poètes, les amoureux, et les héroïnes de romans peuvent donc s'en passer à la rigueur; mais quelle leçon elles donneraient aux négociants s'ils voulaient en faire leurs compagnes inséparables; car, ces *emplâtres*, messieurs,

Elles n'ont jamais failli.

Grand nombre d'entre vous ne pourraient en dire autant.

Autrefois, on s'y prenait tout autrement pour faire des réclames en France du moins.

C'était l'enfance de l'art. Voici d'après Bilboquet, un échantillon d'un *puff* ingénieux de l'époque de 1830 :

"Hier, une vieille femme suivait le trottoir de la rue Saint-Eustache, lorsque tout à coup elle alla donner de la tête contre une borne. Cette malheureuse venait d'avoir une attaque d'apoplexie, et elle aurait infailliblement succombé si le célèbre docteur N. . . ., qui passait par hasard dans cette rue, ne s'était précipité de son cabriolet et n'avait immédiatement pratiqué une large saignée, *largâ venâ largâ vulnera*. Grâce à l'habileté du Dr. N. . . ., qui avait fait transporter la malade chez le pharmacien O. . . ., la vieille femme est aujourd'hui complètement rétablie."

Cela ne vaut ni les pilules anti-mélancoliques ni les *emplâtres fortifiants* qu'il faut s'annexer, soit lorsqu'on est debout, soit lorsqu'on est assis.

La scène se passe dans un salon fashionable, en Janvier 1871.

Adolphe.—Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de danser cette redowa avec moi?

Ernestine.—Mon Dieu, Monsieur, je ne sais si je dois. . . . Imaginez que j'ai oublié mon *emplâtre fortifiant*, et je crains de m'enrhumer.

Adolphe.—Mademoiselle, vous offrirai-je celle-ci?

Ernestine.—Mais, M. Adolphe, je ne voudrais pas vous en priver.

—Oh! Mlle., celle-ci est une de rechange. Je ne vais jamais au bal sans deux mouchoirs, deux paires de gants, et deux *emplâtres fortifiants*.

CARLE TOM.

LE MARÉCHAL McMAHON.

La France et l'armée ne se trompaient pas lorsqu'elles mettaient leur confiance dans la bravoure et l'héroïsme du maréchal McMahon. A mesure que nous arrivent les détails sur la bataille de Wörth, l'admiration grandit pour cet illustre guerrier, lancé avec 33,000 hommes contre 120,000; pendant douze heures, il tint tête à cette houle ennemie montant, montant toujours comme les flots de la mer; son cheval est tué sous lui, il combat à pied; quatre fois il charge à la tête d'une poignée de braves, et chaque fois il se heurte à de nouveaux bataillons. Ce ne fut que vers quatre heures du soir qu'il se décida à quitter le champ de bataille, suivi de 18,000 hommes, et pendant que ces héros soutenaient si vaillamment l'honneur de la France, quatre ou cinq corps d'armée étaient l'arme au bras! Où? à quelle distance?

LE DÉPART.

Une pièce de vers pleine de souffle et de mâle énergie, improvisée par M. Pailleron pour la circonstance.

Remontant aux souvenirs de la République, l'auteur nous fait d'abord assister à l'invasion de 1792, aux premiers échecs de nos armes, aux trahisons, aux défaillances, aux angoisses qui en furent la conséquence, puis il retrace le mouvement magnifique de la nation armée volant à la défense du territoire :

Et voilà que l'on vit, dans un élan superbe,
Pressé, touffu, sortant de terre comme l'herbe.
Tout un peuple surgit au cri de liberté.
Ah! c'était une armée étrange, en vérité.
Et ses soldats n'avaient ni l'âge ni la taille,
Mais tous ils étaient bons pour la sainte bataille :
Ceux qui ne savaient pas tuer savaient mourir.
On les voyait à flots et sans trêve accourir
Comme la mer, pareils aux Barbaros antiques.
Hâves, déguenillés, farouches, magnifiques,
Le bonnet rouge en-tête et la paille aux sabots...
Ah! comme en ces jour-là nos pères étaient beaux.
Alors qu'à larges pas, rythmant la *Marseillaise*,
Il se ruaient ensemble à la grande fournais!

A quatre-vingts ans de distance, voici la même insulte qui se renouvelle, — mais aussi le même patriotisme, la même haine contre l'ennemi commun, la même ardeur des fils de la France à combattre ceux que leurs ancêtres ont combattus :

Et vous, soldats nouveaux de la nouvelle guerre,
Qui partez aujourd'hui comme ils partaient naguère.
Dans l'éblouissement d'un jour, comme ce jour
Où le cœur du pays battait d'un seul amour :
Volontaires, conscrits, vétérans à leurs tailles.
Qui déjà, dans le ciel orageux des batailles,
Avez fait rayonner l'arc-en-ciel du drapeau,
Vainqueurs de Malakoff et de Solferino,
Soldats! et vous aussi, du fer de votre épée,
Vous bâtirez au siècle une grande épopée!
Vous suivrez le chemin qu'ont suivi les aïeux.
Après quatre-vingts ans, vous vous levez comme eux.
Et vous allez comme eux, et pour le même culte,
Sur le même ennemi venger la même insulte,
Et respirer leur âme et marcher dans leurs pas...
Allez donc, fils de ceux qui ne reculaient pas!
Allez! rien qu'à vous voir passer, la vieille France.
Sentant jusqu'à la foi grandir son espérance.
A reconnu les fils de ses fils les Titans...
Allez, frères! la France est calme et dit : J'attends.

EXTRAIT DU COURRIER DE PARIS PAR PIERRE VÉRON.

A mesure que les détails arrivent, ce sont des épisodes nouveaux qui forcent l'admiration et imposent le respect.

A Wörth, la bataille perdue par McMahon, c'est la cavalerie à qui son chef demande un suprême effort, encore une charge! Ils sont épuisés, brisés, n'importe!

—Nous sommes prêts, répondent-ils tout d'une voix.
Et ils s'élancent comme la foudre. Dix canons tombent en leur possession, tant leur élan a été irrésistible!

Mais derrière les dix canons apparaît une masse noire. C'est un corps frais qui arrive vomissant la mitraille.

Ils sont hachés comme de la paille, dit un témoin oculaire.
Dans la même bataille, un chasseur blessé grièvement avait quitté la mêlée pour gagner les ambulances situées à quelque distance en arrière.

Il rencontra chemin faisant un de ses camarades assis sur le bord de la route.

—Tu es blessé aussi?

—Non.

—Que fais-tu là?

—Mon cheval est mort.

—Eh bien, prends le mien et charge l'ennemi; moi je resterai sur le bord du fossé. S'ils me tuent ou si je meurs sans secours, il n'y aura que demi-mal puisque je ne puis plus me battre. . . .

DÉPART DES GARDES MOBILES.

Sans dédaigner les forces de la Prusse, on peut dire que le sentiment d'une lutte gigantesque n'a pas seulement dicté tant d'engagements volontaires, tant d'héroïques sacrifices, dans tous les rangs de la société française, mais encore et surtout le souvenir et la rancune des violences sauvages exercées pendant l'invasion par les soldats de Blucher.

C'est ce sentiment, toujours vivace en dépit d'un demi-siècle, c'est ce désir de revanche et de vengeance qui explique l'énergie enthousiasme avec lequel les gardes mobiles, soldats improvisés, ont endossé le harnais militaire, abandonné leurs amis, leur famille, leur position, leur existence exempte de corvées rebutantes et des rigueurs de la discipline. Lien de curieux, de saisissant, d'émouvant comme le départ de ces braves enfants qui vont, soldats de la liberté, esclaves du devoir, manger le biscuit de campagne et coucher sur la dure. Haut la tête et le pied allègre, comme on voit bien qu'ils savent que la liberté ne vit que de sacrifices, et que le devoir est un but auquel on n'atteint qu'en visant plus haut! Le peuple, qui sent battre son cœur fier dans chacune de ces poitrines, fait un cortège d'honneur à ces petits soldats qui deviendront grands, si Dieu leur prête vie, et plus grands encore s'ils trouvaient sur la route de Berlin une fin glorieuse.

On crie : Vive la mobile! On chante la *Marseillaise* ou les *Girondins*, et c'est à qui portera le sac en cuir bouilli, flanqué de gros souliers ferrés, et la moindre pièce de l'attirail mili-

taire du jeune garde national; comme pour mettre en pratique, au seuil du départ, ce souhait fraternel : que l'étape te soit légère!

On arrive au rendez-vous, devant la caserne ou la gare, dont les abords sont occupés, dès longtemps, par une multitude ardemment sympathique aux partants. Combien de beaux yeux, de doux yeux se mouillent en les regardant, et qu'ils sont doux à celui qui va partir, les yeux d'une sœur, d'une mère ou d'une fiancée!

A tout instant au milieu d'un immense brouhaha où détonnent çà et là des chants patriotiques, arrivent de nouveaux gardes mobiles, les uns à pied, comme pour se faire à l'état de fantassin, les autres en victoria à trente sous la course, ceux-ci en coupé de maître, en calèche blasonnée, en break ou en mail à quatre chevaux; ceux-là, enfin, les plus gais, quoique les moins riches sans doute, à cheval. . . sur les épaules de leurs camarades d'atelier.

Toute la société française, avec sa noble égalité, est représentée à ce rendez-vous de la garde mobile, où Gavroche coudoie fraternellement monsieur le marquis, où les noms les plus démocratiques passent, dans la hiérarchie militaire, avant ceux que vénérât d'Hoziar.

Partez, braves enfants! Le cœur de la France est avec vous! Si jamais vous allez à Berlin, voyez si l'on y trouve encore des juges, et, dans ce cas, je vous recommande M. le comte Othon de Bismark.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

TRAITS DE DÉVOUEMENT ET DE BRAVOURE.

C'était à Reichshoffen; une jeune religieuse suivait nos troupes battant en retraite. Tout à coup elle s'arrête. Un soldat vient de tomber, elle a entendu un cri. Un instant après, elle est auprès du blessé qu'elle soigne et qu'elle console.

Son saint travail est fini, et, le doigt au front, elle ébauche un signe de croix aussitôt interrompu.

Un boulet de canon arrive qui lui emporte les deux jambes et elle tombe mourante sur le blessé.

Son nom, qui le dira? qui peut le dire? elle n'en a pas. C'est une sœur de charité. Ces vaillantes femmes sont le plus souvent des filles du peuple, des pauvres soignant et consolant des pauvres; mais, combien de fois aussi, ce sont des filles de haut rang qui renoncent à la dentelle pour la robe de bure, à leurs joyaux pour le chapelet noir et le christ de cuivre.

L'héroïque dévouement de la religieuse de Reichshoffen vient d'éveiller dans notre esprit un touchant souvenir :

C'était après la guerre de Crimée; je me rendais de Bâle à Strasbourg; à Colmar mon wagon est littéralement envahi par un essaim de religieuses. Parmi elles il s'en trouve une toute jeune et fort jolie qui prend place, les joues rougissantes et les yeux baissés, à côté de la supérieure.

—C'est probablement, dis-je en moi-même, une novice que l'on mène à son couvent, et j'avoue qu'elle est bien gardée. . . .

A peine ai-je fait cette réflexion, que la prétendue novice se tourne négligemment de mon côté, et je vois briller sur sa poitrine, à côté de son christ de cuivre, la croix de la légion d'honneur.

Au même instant, je fais une autre remarque : la jeune religieuse n'a qu'un bras. . . .

Je ne saurais dire quel serrement de cœur et quelle douce admiration j'éprouvai à la vue de cette infirmité et de cette croix.

J'avais entendu parler du rôle héroïque joué par nos religieuses sur le champ de bataille de l'Alma et d'Inkermann, et je devinais sans peine, quelque trait d'abnégation et de courage.

Ce bras absent et cette croix rayonnante me disaient tout.

—Vous étiez en Crimée, ma sœur? lui dit en se découvrant avec respect, un vieillard qui voyageait avec nous.

Oui, monsieur, fait la petite religieuse en baissant de plus en plus les yeux.

Le vieux monsieur était curieux, il fit mille questions, mais avec tant d'urbanité et de sympathie que la conversation devint bientôt générale, familière.

La petite novice, je veux dire la petite religieuse, nous conta cet épisode.

C'était à l'Alma après la bataille. J'entendis non loin de moi, sous un arbre, un soupir, un gros soupir et puis, j'aperçus, au-dessus des hautes herbes une main qui m'appela.

J'arrivai bien vite. C'était un officier russe qui se mourait.

Je voulus panser ses blessures, mais avec un triste sourire, il me fit comprendre que c'était inutile. Alors, j'approchai un crucifix de sa bouche, mais le malheureux l'écarta doucement, et souriant toujours, embrassa. . . .

—Qu'embrassa-t-il? demanda le vieux monsieur.

Ma main! ajouta la petite religieuse en laissant retomber son voile.

FULBERT DUMONTREIL.

NOYÉ.—Mercredi dernier, M. Narcisse Demers, hôtelier du village de St. George de Henriville, accompagné de sa Dame ses deux jeunes fils et ses deux demoiselles, étaient allés en voyage de plaisir se promener à Missisquoi Bay. Après s'être amusés quelques heures sur les eaux, M. Demers et sa famille retournèrent sur la rive pour s'y reposer. Tandis que la famille, enchantée du paysage, s'entretenait des agréments de la promenade, les deux jeunes Demers s'emparant d'une embarcation, s'éloignèrent pour aller seuls faire une nouvelle excursion sur la Bay. Rendus à une certaine distance du rivage, l'un d'eux dit à son frère que quoiqu'il se fût bien déjà baigné il voulait se baigner encore; et aussitôt il se jeta à l'eau et commença à nager; mais cette fois ce jeune homme qui, quelques instants auparavant nageait avec beaucoup de facilité, s'enfonça dans l'eau et ne reparut plus. En vain son jeune frère resta seul dans la chaloupe, et incapable de lui porter secours, l'attendit dans l'espoir qu'il reparaitrait à la surface de l'eau et pourrait être sauvé, il lui fallut dans le plus grand désespoir regagner vers l'endroit où se trouvait la famille et lui apprendre cette triste nouvelle. Malgré les recherches non interrompues qui furent faites par un grand nombre de personnes, le cadavre du jeune Demers n'a été retrouvé que samedi et inhumé dimanche dernier.—*Le Franco-Canadien*.